



Résumé : Dans *Le Premier Homme*, d'Albert Camus, Jacques Cormery, son alter ego, vit une enfance très dénudée, entre une mère éteinte, une grand-mère tyrannique et un père absent. Il en ressort un grand manque de tendresse. « En somme, je vais parler de ceux que j'aimais », écrit-il dans une note pour *Le Premier Homme*. Il reconstitue dans ce roman, une famille et un vécu bien réels, ceux de Camus, par le biais de personnages aux identités fictives. A son ami, Michel Gallimard, qui lui rendait visite en compagnie de son épouse Janine et de leur fille, il confia qu'il travaillait sur un roman, un troisième cycle en quelque sorte, après l'absurde et la révolte, « ce serait sur l'amour»...Il n'ira pas jusqu'à la fin de cet ambitieux projet. Il meurt dans un accident de voiture le 04 Janvier 1960.

Mots-clés: Amour. Enfance. Pauvreté. Origines. Absurdité. Incompréhension.

Abstract: In Albert Camus's *The First Man*, Jacques Cormery, his alter ego, lives a miserable childhood, torn follows a dull mother, a tyrannical grandmother and an absent father. There follows a lack of affection tenderness. In a note to *The First Man*, he writes: "In short, I am going to talk about those I loved." In this novel, he recreates a real family and a real life, which are in fact those of Camus, through characters with fictional identities. He revealed to his friend, Michel Gallimard, who came on a visit with his wife Janine and their daughter that hi was working on a novel, a kind of third cycle after the absurd and revolt, and "it would be on love"...He will never accomplish this ambitious project. He dies in a car on 4th January 1960.

Keywords: Love, Childhood, Poverty, Origins, Absurdity, Misunderstanding.

المخلص: في "الرجل الأول" لألبير كامو، يعيش جاك كورمري (الأنا) طفولة قاسية بين أم متوفية و جدة مستبدة و أب غائب. إنه يظهر نقصا كبيرا في الحنان، كتب في مذكرة للرجل الأول " باختصار، سأحدث عن أولئك الذين أحببتهم". في هذه الرواية يعيد تركيب عائلة و أحداث حقيقية، مرتبطة بكامو من خلال شخصيات ذات هويات خيالية. أسر لصديقه ميشال غاليمار الذي زاره برفقة زوجته جانين و ابنتهم بأنه عمل على رواية، ثلاثية نوعا ما بعد العيب و التمرد، و أنها " ستكون عن الحب"...لكنه لا يصل إلى غاية هذا المشروع الطموح. توفي في حادث سيارة في 04 جانفي 1960

الكلمات المفتاحية: الحب، الطفولة، الفقر، الأصول، العيب، سوء الفهم.

Camus : le fidèle infidèle

Nous sommes en 1959, Camus déprimé, se retire à Lourmarin, dans le midi de la France, au pied du Lubéron, une région dont les vignes et les coteaux lui rappellent les plaines de son Algérie natale, là où subsiste comme nulle part ailleurs, cette exquise odeur du soleil, qu'il évoque si bien dans ses textes. Une année plutôt, il y avait acheté une maison avec l'argent du prix Nobel pour profiter de sa solitude et se consacrer à l'écriture d'un nouveau roman ; ce qu'il n'avait pas fait depuis six ans. Camus est affligé par la situation en Algérie qu'il vivait comme une douleur personnelle, délaissé et critiqué par ses amis de gauche *qui le qualifie de «chien de garde des capitalistes»* pour avoir dénoncé les goulags. En 1951 déjà, la publication de *L'Homme révolté* lui vaut les foudres à la fois des surréalistes et des existentialistes. Ces derniers se déchaînent contre lui en publiant un article très critique dans *Les Temps Modernes*, revue dont le directeur n'est autre que Jean-Paul Sartre. L'année suivante ce sera d'ailleurs la rupture définitive entre Camus et Sartre. Il a des relations conjugales très tendues avec sa femme Francine dont l'état dépressif le tourmente.

Pour les fêtes de fin d'année, quelques jours seulement avant sa mort accidentelle, cette dernière et ses deux enfants viennent le rejoindre, regagnés par son ami et éditeur, Michel Gallimard en compagnie de son épouse Janine et de leur fille. Michel le surprend en train d'écrire. Après beaucoup d'insistance, Camus lui confie, qu'il travaille sur un roman, *« un troisième cycle en quelque sorte, après l'absurde et la révolte, ce serait sur l'amour. »*

Francine, qui assistait à la conversation, rétorqua: *« Tu vas parler d'amour toi !... mais tu n'as jamais été capable d'aimer... »*. Stupeur et silence dans le salon... Quelques instants après, déstabilisé par la réplique de son épouse, Camus se sentira obligé de s'expliquer auprès de Michel: *« [...] tu vois, je suis un fidèle infidèle... »*. Michel, le connaissant bien, comprendra que l'absurde rattrape son meilleur ami. Donner les références de toutes les citations ci-dessus !!! selon la norme de la revue (entre parenthèses sans notes de bas de page).

Depuis longtemps déjà, Francine se sentant délaissée et trahie par son mari, était devenue dépressive. Paranoïaque, elle fait plusieurs tentatives de suicide et souffre de crises de neurasthénie. Elle est internée à maintes reprises en service de psychiatrie où elle subit d'éprouvantes séances d'électrochoc que Camus se résignera bien à accepter car d'après le psychiatre de son épouse, cette méthode donnait à l'époque, des miracles.

Francine n'ayant jamais pu conquérir le cœur de son mari, l'aimait trop pour le quitter, trop pour lui pardonner aussi, mais elle s'était certainement résignée, par moments, à l'accepter non sans douleur, tel qu'il était. Peut-être avait-elle enfin compris qu'il était malgré lui, infidèle à toutes les femmes qu'il a pourtant toutes aimées avec beaucoup de fidélité, mais fidèle surtout à la seule femme sa vie : sa mère. Une mère qu'il aime plus que tout au monde.

En effet, toutes les compagnes de Camus et en particulier Maria Casarès, Catherine Sollers ni sa dernière conquête, la toute jeune Mi, n'auront jamais saisi l'ampleur de ses sentiments tellement contradictoires. Après

d'elles comme auprès de sa femme, il fait preuve d'indifférence dans bien des situations pourtant cruciales, où le non-sens l'emporte dans toute son absurdité. Certainement qu'il refusait de leur mentir en se conformant ou en jouant le jeu. Certainement aussi que sur ce plan, il n'a jamais changé. Camus s'était déjà projeté dans la peau de Meursault, héros de son premier roman, *L'Étranger* pour le charger entre autre, de représenter ses propres sentiments envers les femmes et sa fidélité inflexible à ses principes. Rappelons-nous les sentiments de Marie pour Meursault dans ce récit et ce qu'en pense ce dernier : « ...elle m'a demandé si je l'aimais. Je lui ai répondu que cela ne voulait rien dire... » (*L'Étranger*, p. 39) [...] « Le soir, Marie est venue me chercher et m'a demandé si je voulais me marier avec elle. J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait. » (*L'Étranger*, p. 46)

Camus s'explique dans une interview, en janvier 1955 :

« J'ai résumé *L'Étranger*, il y a longtemps, par une phrase dont je reconnais qu'elle est très paradoxale : "Dans notre société tout homme qui ne pleure pas à l'enterrement de sa mère risque d'être condamné à mort." Je voulais dire seulement que le héros du livre est condamné parce qu'il ne joue pas le jeu. En ce sens, il est étranger à la société où il vit, où il erre, en marge, dans les faubourgs de la vie privée, solitaire, sensuelle. Et c'est pourquoi des lecteurs ont été tentés de le considérer comme une épave. On aura cependant une idée plus exacte du personnage, plus conforme en tout cas aux intentions de son auteur, si l'on se demande en quoi Meursault ne joue pas le jeu. La réponse est simple: il refuse de mentir.»

Toute sa vie Camus s'est refusé à mentir. Un jour où en pleine détresse, il avait sa femme dans ses bras et ils s'échangeaient des propos tendres, il lâcha maladroitement au plus ardent d'un instant d'intimité conjugale: « *je t'aime, tu fais partie de moi, on est comme des frères et sœurs tous les deux...* » Elle le regarda avec résignation. Ils se sont mis à pleurer, ensemble, mais certainement pour des raisons qui les séparaient: Elle, parce qu'elle devait encore une fois abdiquer ; lui, accablé, se sentait sans doute, incompris d'elle, de tous, et peut-être de lui-même.

A vrai dire, Camus n'avait d'amour que pour sa mère. Quelques jour avant sa mort, voilà ce qu'il lui avait écrit pour les fêtes de fin d'année:

« *chère maman, je souhaite que tu restes en ce début d'année aussi jeune et aussi belle, je te serre contre moi très fort...je t'aime, tu es un ange.* » Il avoua par ailleurs dans un entretien: « *je tiens plus que tout, à une autre femme, ma mère...* »

C'est tout simplement que Camus n'a jamais pu assouvir sa quête de l'amour chez une autre femme. Celui procuré par sa mère était à ses yeux, inégalable, incomparable, unique... Pratiquement sourde, souffrant de difficultés d'élocutions, femme de ménage et ouvrière, illettrée, elle lui vouait, ainsi qu'à son frère, un amour sans réserve. C'est cet amour là qu'il ne saura jamais retrouver chez une autre femme, ou que peut être, aucune autre femme n'aura su égaler.

Il lui dédia *Le premier homme* dans ces mots : « *A toi qui ne pourras jamais lire ce livre.* » (*Le Premier Homme*, 1994 : 13), alors qu'elle vivait toujours et qu'elle ne décéda à son tour, que six mois après la mort accidentelle de son fils. Illettrée, elle n'aurait jamais pu le lire.

Camus : une fin absurde

Après les fêtes de fin d'année, sa femme et ses deux enfants repartent sans lui en train pour Paris. Alors qu'il a en poche son billet, Camus préfère les rejoindre en voiture, en compagnie de Michel et Janine Gallimard et de leur fille, qui rappelons nous étaient venus de Grasse lui rendre visite. Ils quittent Lourmarin le 3 janvier dans la Facel Vega, une voiture de sport très puissante, conduite par Michel Gallimard. Après une étape à Mâcon, ils roulent vers la capitale. Le 4 janvier 1960, à 13h 55, Michel perd le contrôle de son véhicule qui s'écrase contre un platane. Il est grièvement blessé et décède au bout de cinq jours, Camus quant à lui, assis à ses côtés, meurt sur le coup. Janine et sa fille s'en sortent indemnes.

Albert Camus, Prix Nobel de littérature, disparaît à tout jamais. Il n'a que 46 ans. Sa serviette renfermait des papiers personnels, des photos, quelques livres dont le *Gai savoir* de Nietzsche, une édition scolaire d'*Othello*, son journal et le manuscrit du roman qu'il était en train d'écrire et pour lequel il avait déjà trouvé un titre: *Le Premier Homme*. Ce n'est qu'en 1994 qu'est publié ce roman inachevé dont seulement la première partie a été rédigée. Deux chapitres de la deuxième partie avaient été écrits et la troisième manque totalement, un fragment que l'auteur aurait sans aucun doute retravaillé.

Une semaine plus tard, il est enterré dans le cimetière de Lourmarin. Lui pour qui «*L'idée de la mort est l'expression ultime de l'absurde*» et qu'à cette question existentielle, il répond par le devoir vivre malgré la tuberculose dont il a souffert toute sa vie et dont il craignait qu'elle ne l'emportât depuis l'âge de dix-sept ans. Juste avant sa mort, il était très souffrant, son médecin le condamnait presque. Il pense alors à se suicider à l'aide d'un pistolet qu'il gardait en souvenir de l'époque de la résistance.

Le dernier Camus

Le Premier homme, retrouvé dans les bagages de Camus lors de son accident mortel, est l'expression d'une vie. Ce texte, pourtant à l'état de manuscrit et inachevé, dira au nom de son auteur tout l'amour qu'il avait pour les siens et en particulier sa mère, **en mettant en fiction toute sa vie**. C'est le texte d'une projection de soi dans un monde de fiction. Certes ce roman «**clôture**» **prématurément l'oeuvre camusienne, cependant il contribue pleinement à son explication**. C'est un roman aux accents largement autofictionnels, auquel il travaillait juste avant sa mort et qui devait introduire son ambitieux «*cycle de l'amour...*» Malheureusement, il n'ira pas jusqu'au bout de son projet.

En effet, après les cycles de l'absurde et de la révolte, Camus avec *Le Premier Homme*, enchaîne avec ses premiers textes à tendances autobiographiques qu'il a recueillis en 1937 dans le volume *L'Envers et Endroit* où il avait déjà évoqué une grand-mère «tyrannique» et une mère douce et silencieuse.

Dans l'introduction qu'il donnera en 1958 à la réédition de ce volume, il reviendra à cette première transposition de son enfance algérienne (*Carnets II*, Mai 1950 : p. 325.) :

« Chaque artiste garde ainsi, au fond de lui, une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit [...] Pour moi, je sais que ma source est dans L'Envers et l'Endroit, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu et dont le souvenir me préserve encore des deux dangers contraires qui menacent tout artiste, le ressentiment et la satisfaction. » (Essais, 1965 : 5,6.)

Il poursuit:

« Si, malgré tant d'efforts pour édifier un langage et faire vivre des mythes, je ne parviens pas un jour à récrire L'Envers et l'Endroit, je ne serai jamais parvenu à rien, voilà ma conviction obscure. Rien ne m'empêche en tout cas de rêver que j'y réussirai, d'imaginer que je mettrai encore au centre de cette œuvre l'admirable silence d'une mère et l'effort d'un homme pour retrouver une justice ou un amour qui équilibre ce silence. » (Idem)

Le Premier Homme n'étant pas seulement le récit du retour au monde de l'enfance et de la jeunesse, est aussi et surtout le texte de la recherche du père, d'une traduction du mythe de l'origine: En août 1959, il fait part de son projet à son ami Jean Grenier:

« [...] J'essaierai d'écrire un roman direct, je veux dire, qui ne soit pas, comme les précédents une sorte de mythe organisé. Ce sera une éducation ou l'équivalent. A quarante-deux ans, on peut s'y essayer. »

Ce texte reconstitue une famille bien réelle, celle des Camus, à travers des personnages aux identités fictives:

C'était une nuit d'automne, en 1913, le couple Cormery déménage, dans une carriole conduite par un Arabe. Ils étaient partis deux heures auparavant de la gare de Bône (Annaba) où ils étaient arrivés d'Alger. La femme attend un enfant, qui naît à peine arrivé au domaine de St Apôtre à Mondovi (aujourd'hui Dréan, près d'Annaba en Algérie). L'homme est le nouveau gérant. « C'est un garçon » dit le docteur, arrivé sur les lieux après la naissance du bébé. « Et un beau morceau ! », « En voilà un qui commence bien » (1994 : 27). « Plus besoin de vous docteur, ça s'est fait tout seul », dira la patronne de la cantine, accoucheuse pour la circonstance, assistée par une femme arabe.

On l'appellera Jacques. Quarante ans après, Jacques, l'enfant devenu homme, se rend à Saint Briec en France, « ce pays étroit et plat couvert de villages et de maisons laides qui s'étend de Paris à la Manche », (1994 : 26). Se recueillir sur la tombe de son père, mort à la bataille de la Marne, pour faire plaisir à sa mère. D'abord indifférent, il s'aperçoit avec stupeur qu'il est lui-même plus âgé que son père, mort à 29 ans: « L'homme enterré sous cette dalle, et qui avait été son père, était plus jeune que lui. » (1994 : 34). Un flot de tendresse et de pitié vient l'envahir: « Il n'y avait sous cette dalle que cendres et poussière. Mais pour lui son père était là vivant. » (1994 : 37).

Il était bouleversé devant « l'enfant assassiné » qu'était son père et parce que quelque chose ici n'était pas dans l'ordre naturel mais seulement folie et chaos-là où le fils était plus âgé que le père:

« *Ce sol était jonché d'enfants qui avaient été les pères d'hommes grisonnants.* »
[...]» *Ce qu'il avait cherché avidement à savoir à travers les livres et les êtres, il lui semblait maintenant que ce secret avait partie liée avec ce mort, ce père cadet.* »

Il ressent alors de plus en plus fort le besoin de se renseigner car il « *lui semblait plus proche maintenant qu'aucun être de ce monde* » (1994 : 36) mais cela est difficile après si longtemps...

Conjointement à la fiction, c'est effectivement en 1947 que Camus, âgé alors de 34 ans, s'est rendu pour la première fois sur la tombe de son père, à Saint-Brieuc, mort le 11 octobre 1914 à la suite d'une blessure à la bataille de la Marne lors de la première guerre mondiale. Le père avait à peine 29 ans et Camus à peine un an. Cette rencontre au cimetière fut un choc. Camus avait ainsi noté dans ses Carnets en décembre 1954 :

«Le Premier Homme refait tout le parcours pour découvrir son secret: il n'est pas le premier. Tout homme est le premier homme, personne ne l'est. C'est pourquoi il se jette aux pieds de sa mère ». (Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, 1982 : 7)

Dans *Le Premier Homme*, Camus décrit de manière très lucide la pauvreté, l'analphabétisme et la mémoire de Catherine Cormery qui ne fonctionne pas. Son fils, Jacques, a besoin de détails sur un père qu'il n'a jamais connu. A son désespoir, elle reste enfermée dans un mutisme obscur. Il se heurte alors au mystère.

Mêlant souvenirs d'enfance et d'adolescence, il décrit les joies de son enfance, sa soif de connaissance, dans ce quartier d'Alger (Bellecour) à la fois pauvre et lumineux. Malgré la misère, il ne s'apitoie jamais sur la vie d'un enfant pauvre. Il redonne vie aux personnages qui ont marqué sa vie : son oncle, son instituteur, oubliant son frère aîné. Il voulait peut-être transmettre son témoignage, expliquer le sens de ses engagements, montrer comment un enfant peut s'en sortir grâce à son énergie ou encore, tout simplement avait-il envie de redonner âme et vie aux «*oubliés de l'Histoire*» à ceux à qui la parole fut refusée, rendre hommage à son père, mort dans une guerre qui le dépassait et dire à sa mère combien il l'aimait. *Le Premier Homme* est peut-être aussi le récit d'une rédemption, d'un amour recouvert.

Bibliographie

Camus, Albert. 1942. *L'Etranger*. Paris, Editions Gallimard.

Camus, Albert. 1994. (posthume) *Le Premier Homme*. Paris Gallimard.

Camus, Albert. Mai 1950. *Carnets II*. (1935-1959).

Camus, Albert. *Essais*, Collection de la Pléiade. Paris. Editions Gallimard. 1965.

Carnets inédits de 1954. 1956. Cité par Roger Quilliot. *La Mer et les Prisons*. Paris. Editions Gallimard.

Chevalier, Jean et Gheerbrant, Alain. 1982. *Dictionnaire des symboles*. Paris, Robert Laffont.